



# **COMMENT J'AI ÉCRIT mon best-seller LE MILLIONNAIRE**

**... et comment vous pouvez en faire autant**

**par  
Marc Fisher**

Ce livre numérique est une gracieuseté de

Les mots pour le vivre  
*ConversationPapillon.com*

<http://www.conversationpapillon.com>

Service de conférences et de formations en ligne  
**ABONNEZ-VOUS GRATUITEMENT DÈS MAINTENANT !**

## *T*able des matières

Comment a démarré ma carrière .....	3
Je fais le grand saut .....	7
Premières déceptions d'auteur .....	10
Brève parenthèse au sujet de ma folle aventure hollywoodienne .....	12
Je prends un grand risque .....	17
L'agent fait le bonheur .....	20
Pourquoi j'ai pris un nom de plume .....	25
Je ne suis pas au bout de mes peines .....	28
Le mystère des familles d'esprit .....	30
Je dois jouer au millionnaire .....	34
Ma persévérance est récompensée .....	36
Du même auteur.....	39

## *C*omment a démarré ma carrière

A vingt-neuf ans, tout le monde autour de moi, -- j'entends : les gens plus âgés que moi bien entendu -- commença à me répéter : « Tu vas voir, à trente ans, tu vas faire une prise de conscience, tu vas voir les choses différemment. »

Une prise de conscience?

Voir les choses différemment?

Honnêtement, je ne savais pas trop de quoi ils voulaient parler, et, sans vouloir les insulter, ils ne me semblaient pas avoir eux-mêmes fait une grande prise de conscience, ni voir les choses différemment.

N'empêche, je me suis mis à attendre mes trente ans avec une certaine impatience.

Lorsqu'arriva enfin mon trentième anniversaire : rien.

Rien, sinon un anniversaire bien sûr, un gâteau avec trente chandelles, quelques cadeaux, des souhaits de parents et amis, et la banale entrée dans la trentaine.

Inutile de dire que j'éprouvai une certaine déception.

J'avais toujours pensé -- comme tout le monde d'ailleurs! -- que j'étais différent. Donc c'était peut-être normal de ne rien éprouver puisque je n'étais pas comme les autres. Mince consolation.

Je n'y pensai plus pendant...un an!

Car à trente-et-un ans, la révolution intérieure qu'on m'avait annoncée se produisit.

Je travaillais à l'époque dans une maison d'édition où j'occupais les fonctions de directeur littéraire. J'aimais ce travail, je l'adorais même, surtout qu'on m'avait toujours permis de l'exercer à temps partiel, à raison de trois jours semaine, si bien qu'il me restait quatre jours pour me consacrer à mes romans qui, vous l'aurez deviné, ne se vendaient pas suffisamment pour que je puisse vivre de ma plume.

C'était mon rêve depuis toujours, en fait depuis l'âge de seize ans, mais comme il faut être réaliste, payer son appartement, son épicerie...

Oui, quand je célébrai mon trente-et-unième anniversaire, je me mis à réfléchir.

Réflexion du reste accélérée par l'insistance de mon patron à me voir entrer au bureau non pas trois, mais cinq jours semaine. Nous étions débordés, la maison d'édition prenait de l'expansion, il avait besoin de moi. Il ne m'imposait pas cette décision, mais se montrait fort insistant.

Je lui promis que j'y réfléchirais, mais à la vérité mes cogitations prenaient un tout autre tour, et ressemblaient sans doute à celles que j'aurais dû avoir un an plus tôt.

En effet, je me disais : « Dans neuf ans, tu auras 40 ans! »

Age qui me paraissait évidemment horrible et auquel je retournerais volontiers aujourd'hui, si du moins je pouvais emporter avec moi toute mon expérience, sinon il faudrait que j'y pense!

« Oui, tu auras quarante ans, et il sera trop tard pour te lancer! Tu ne deviendras jamais romancier si tu attends »

Pourquoi m'étais-je projeté si loin?

J'aurais pu me projeter seulement quatre ans plus tard, à trente-cinq ans...

Mais c'est à quarante ans que je me projetai.

André Malraux a dit que c'est à trente ans seulement qu'on se rend compte de sa mortalité.

À vingt ans, il est vrai, on se croit immortel, ou en tout cas on ne pense pas à la mort, sauf circonstances exceptionnelles, bien sûr.

Puis il nous semble que le temps s'accélère, que, pour mieux dire, il ne nous reste plus... tout le temps du monde.

Donc mes nombreux conseillers avaient eu raison : je faisais une prise de conscience.

Réflexion aidée, il est vrai, par l'insistance de mon patron.

Parce que je savais très bien que si je lui disais oui, si je devenais directeur littéraire à temps plein comme il le souhaitait ardemment, je pouvais dire adieu à ma carrière de romancier.

Il ne me resterait plus assez de temps, je dépenserais trop de matière grise dans mon travail pour pouvoir écrire.

Incapable de prendre une décision, je fis traîner les choses. Le dicton dit :

« Quand le fruit est mûr, il tombe. »

Et bien, six mois plus tard, non seulement était-il mûr, mais il me tombait en plein visage!

Ma décision était prise : je quitterais la maison d'édition pour me lancer à temps plein dans la carrière de romancier.

Comme si j'avais inconsciemment prévu ce qui m'arrivait, j'avais, depuis trois ou quatre ans, fait des économies. J'avais sagement fait prélever de mon salaire une centaine de dollars par semaine, épargne invisible et peu douloureuse qui se révélait fort utile.

Je n'avais pas d'enfant, un appartement qui en me coûtait pas cher, une petite voiture, donc en somme pas de bien grandes obligations. En somme, si j'échouais, il n'y a que moi qui en souffrirais.

Je voulus pourtant m'ouvrir à mon père de mes intentions avant de l'annoncer officiellement à mon patron.

Je pris rendez-vous avec lui, non sans une certaine nervosité. Mon père est fiscaliste de profession, et je me doutais bien qu'il n'accueillerait pas avec un enthousiasme débordant l'annonce de ma vocation littéraire.

Même si, d'une certaine manière, il l'avait provoquée, bien involontairement. Je m'explique.

Lorsque nous étions jeunes, mes sœurs et moi, mon père nous encourageait en effet à la lecture en nous payant dix cents de l'heure pour lire! Pédagogie un peu singulière, je n'en disconviens pas, mais qui fonctionnait à merveille, car il m'arrivait souvent de gagner deux dollars par semaine comme fruit de mes patientes lectures!

Plusieurs années plus tard, me rappelant que, enfant, j'avais été payé pour lire, je m'imaginai que je pourrais être...payé pour écrire, ce qu'on appelle être marchand de prose!

Mon père me reçut dans le living familial, confortablement calé dans son fauteuil de cuir sombre.

J'allai droit au but :

« Papa, j'ai trente-et-un ans, dans neuf ans, je vais avoir quarante ans...»

Je n'eus même pas le temps de m'ouvrir de mon projet.

Fiscaliste, mon père était aussi, était surtout, conseiller auprès de nombreux hommes d'affaires, ce qui veut dire qu'il avait l'habitude de se faire rapidement une idée sur les hommes et leurs projets. Il m'arrêta au beau milieu de ma phrase, et ne manqua pas de m'étonner en disant:

« Tu veux quitter ton emploi? »

« Euh, oui, avouai-je, en rougissant. »

Je m'attendais à une tempête ou en tout cas à une remontrance, mais il m'étonna au plus haut point, comme quoi je le connaissais mal ( mais quel fils connaît son père? ) en décrétant :

« Si tu ne le fais pas tout de suite, tu ne le feras jamais! »

Il ajouta pourtant ceci, qui était probablement inévitable dans la bouche d'un fiscaliste, surtout quand il s'adresse à son fils :

« Par contre, ta courbe économique risque de connaître un léger fléchissement au cours des prochaines années. »

En un mot comme en mille, il me prévenait en mettant des gants blancs :

« Tu vas crever de faim, fiston! »

Mais je devais tenir de lui, optimiste à tout crin. Et au lieu de laisser son avertissement à peine voilé me décourager, je retins la première partie de ses conseils :

« Si tu ne le fais pas tout de suite, tu ne le feras jamais! »

Je crois d'ailleurs que ce conseil vaut pour la plupart de nos projets sinon tous.

Que bien souvent, nous nous emballons pour une idée, un projet, un être, mais que nous hésitons à plonger, et que cette hésitation est souvent fatale : l'idée, le projet – l'être – ne nous semblent plus aussi excitants le lendemain ou le surlendemain. Le doute, compagnon trop familier, s'est emparé de nous et nous remettons au lendemain ce qui pourtant aurait pu changer notre vie. La routine, la peur, l'habitude l'emportent sur nous et nos rêves.

Ce qu'il y avait de fort dans ce commentaire de mon père ( « Si tu ne le fais pas tout de suite...» ) c'est qu'il ne me laissait pour ainsi dire plus le choix.

Le lendemain, j'annonçais à mon patron ma démission.

## *J*e fais le grand saut

Démissionner peut être – et est souvent – exaltant.

Tout à coup on se retrouve complètement libre.

On a retiré le collier qui, semble-t-il, nous étouffait.

Cette liberté est grisante, forcément, mais elle comporte aussi son revers.

Son revers dont on prend rapidement conscience.

En raison de ce que j'appelle le « syndrome du jeudi. »

En effet, lorsque vous travaillez, je veux dire lorsque vous avez un emploi conventionnel, vous recevez tous les jeudis une fort brève lettre qui ne comporte qu'un montant, votre nom et celui de votre patron : c'est votre chèque de paie!

Lorsque vous avez remis votre démission, le premier jeudi vous ne recevez plus cette missive, et ça cause en vous un certain émoi : c'est le syndrome du jeudi!

De la manière dont vous vivez ce syndrome dépend votre avenir – et votre santé.

En effet, si ça vous stresse trop de ne pas recevoir de chèque, si vous sentez que vous développez un ulcère d'estomac, que votre pression monte dangereusement, que votre cœur palpite, vous vous êtes peut-être leurré sur les vertus de la liberté et surtout sur votre capacité à faire cavalier seul.

Peut-être vaut-il mieux rebrousser chemin, et rentrer dans le rang. Votre orgueil en prendra peut-être un coup, mais c'est infiniment préférable que de faire une rupture d'anévrisme ou un infarctus.

Moi, passé le syndrome du jeudi, comment me sentais-je?

Pas si mal.

J'avais un coussin qui me permettrait, en vivant frugalement, de tenir six mois, ce qui est tout de même rassurant, et puis je ne tardai pas à dénicher des petites commandes d'un éditeur suisse qui, ayant appris mon départ de la maison d'édition où je l'avais rencontré, sollicita immédiatement ma collaboration.

J'adoptai un nouveau rythme. J'expédiais en quelques semaines les commandes qu'il voulait bien me confier, puis je travaillais à mes romans. Et contrairement à ce que mon père m'avait affectueusement annoncé, ma courbe économique ne connut pas de léger fléchissement au cours des années suivantes.

À la vérité, en trois mois j'avais déjà gagné autant que ce que m'avait rapporté un an de mon salaire précédent!

Mon audace était récompensée, et je crois que c'est fréquent, je veux dire quand on se jette à l'eau : on fait sa chance.

Je n'écrivais pas exclusivement du roman, certes, mais au moins j'écrivais. Et puis, je développais de la vitesse, ce qui à mon avis est essentiel pour qui veut vivre de sa plume.

Il faut dire que j'ai à ce sujet des idées bien arrêtées.

J'admire infiniment Flaubert qui passait en moyenne cinq ans à écrire ses romans.

Mais c'est au-dessus de mes moyens, trop risqué, si vous voulez, et trop contraire à l'impatience de mon tempérament, de consacrer autant d'années à un livre : trop ruineux si le public, juge ultime, le boude. Donc sans bâcler mes ouvrages, je préfère les écrire plus vite, et multiplier mes chances de succès.

Il y a une autre raison à cela, qui ressemble un peu à la raison pour laquelle Simenon a écrit toute sa vie à une grande vitesse, plus de... 400 romans!

Il explique en effet que l'état de grâce nécessaire à la création d'une histoire est si fragile qu'il lui faut battre le fer quand il est chaud, et écrire à toute vitesse. Et c'est pour cette raison qu'il a accouché de la plupart de ses romans en quelques semaines, certains Maigret en aussi peu que sept et même quatre jours!

La chance me sourit aussi d'une autre manière.

Quand vous vous retrouvez, -- volontairement dans mon cas -- en situation de survie, votre cerveau -- ou votre subconscient -- se met à travailler différent.

Il se met à avoir plus d'idées.

À avoir aussi, et c'est encore plus important, de meilleures idées.

Je veux dire des idées lucratives qui vous permettront de vivre votre rêve, peu importe le domaine.

Si tant est bien entendu que vous ayez résisté au « syndrome du jeudi » et que le stress ne vous ait pas donné un ulcère ou une crise cardiaque, bien entendu!

Oui, au lieu d'utiliser seulement 10% de ses capacités, votre cerveau en utilise un peu plus.

Combien plus? Je ne saurais le dire, bien sûr, mais... plus, ça me semble évident.

Et vous commencez à trouver des idées, à former des projets, à inventer des méthodes de faire les choses que vous n'auriez pas eues avant.

Pourquoi?

PARCE QUE VOUS N'AVIEZ PAS BESOIN DE LES AVOIR!

Et maintenant vous n'avez pas le choix : vous devez être génial, si j'ose dire!

Comme dit le proverbe : « La nécessité est mère de l'invention. »

D'ailleurs, ce qui vaut pour les individus vaut aussi pour les villes.

Ainsi après avoir connu des siècles d'expansion extraordinaire, Venise, une fois devenue riche, a sombré dans la débauche et la dolce vita et a perdu son influence sur l'Europe. Mais revenons à mon modeste moi.

Comment la chance allait-elle récompenser mon audace?

En faisant germer dans mon esprit l'idée du Millionnaire.

Vous avez sans doute constaté dans votre vie qu'on ne fait rien pour rien, que tout ce qui nous arrive a une utilité dans notre évolution même si sur le coup on ne le comprend pas toujours et que, même, ça nous révolte, nous irrite, lorsque ça ne nous fait pas carrément souffrir ou ch...

Et bien voici comment j'en eus un autre exemple dans ma vie.

Comme ghost writer ( écrivain fantôme qui écrit sur commande sans signer ses ouvrages ) j'avais commis pour l'éditeur suisse dont j'ai parlé quelques ouvrages de développement personnel.

Un matin, je me réveillai avec l'idée de présenter ces principes de vie au lecteur sous forme de conte.

J'ai toujours pensé qu'on comprend mieux la théorie à travers un conte ou une histoire, peut-être parce que les contes sont la première forme « philosophique » à laquelle on est exposé, étant enfant.

Dans ma jeunesse, j'avais lu avidement Platon.

Presque tous ses dialogues mettent en scène le célèbre Socrate, ce vieux sage excentrique qui enseigne en usant de la méthode dite de la maïeutique, c'est-à-dire la science de faire accoucher les esprits.

Pourquoi ne pas créer un Socrate moderne, qui enseignerait à un jeune homme forcément ignorant et naïf, tous les principes que je voulais mettre de l'avant?

Socrate méprisait ouvertement la richesse.

Comme notre siècle est hautement matérialiste, je pensai que le mentor du jeune homme attirerait davantage l'attention et serait plus crédible s'il comptait à son actif une réussite financière spectaculaire.

Ainsi était né le millionnaire.

Exalté comme je ne l'avais jamais été dans ma jeune carrière, travaillant de huit heures le matin à seize heures, du lundi au vendredi pour conserver un semblant de vie normale ( une routine dont je n'ai guère changé avec l'âge ) j'expédiai le manuscrit en quatre petites semaines.

Et je m'empressai de le porter chez mon éditeur de l'époque, persuadé que la gloire m'attendait.

## **P**remières déceptions d'auteur

Une semaine plus tard, mon éditeur me téléphonait pour me dire, sur un ton désolé :

« Marc, je vais être honnête avec toi, je ne vois vraiment pas qui pourrait lire ce livre! »

Parfois les éditeurs ont raison.

Mais parfois aussi ils ont tort.

En ce cas, il avait tort, car au moment où j'écris ces lignes *Le Millionnaire* s'est vendu à plus de deux millions d'exemplaires et est traduit en plus de vingt langues.

Je pensai que, malgré sa grande expérience -- et l'amitié qu'il me témoignait --, cet éditeur appartenait à la deuxième catégorie, en somme qu'il avait tort de refuser mon manuscrit.

Je pensai aussi que lorsque quelqu'un commence une phrase par les mots : « Je vais être honnête avec toi » il confond souvent sa sincérité -- qui n'est pas en cause -- avec son jugement. Qui peut être fautif. En d'autres mots, ce n'est pas parce qu'une personne est honnête avec vous qu'elle a forcément raison : le monde est plein d'honnêtes gens qui, sans le savoir, ont constamment tort.

C'est ce que je pensais en quittant le bureau de ce grand éditeur, avec mon petit manuscrit sous le bras, un peu dépité, il est vrai, parce que personne n'aime essayer un refus.

Mon découragement ne dura heureusement que quelques jours.

Je ne tardai pas à redresser la tête.

C'était le printemps, il faisait un temps splendide et je ne pouvais admettre la sévère condamnation de cet éditeur, je ne pouvais me résoudre à remiser aux oubliettes ce personnage du millionnaire qui était venu frapper si aimablement à la porte de mon imagination.

J'avais été trop exalté lorsque j'écrivais le livre, et une intuition m'avait aussitôt habité: *Le Millionnaire* voyagerait, il ferait le tour du monde et serait traduit en plusieurs langues.

Je n'appuyais cette certitude sur aucun fait, car si j'avais déjà été publié, exclusivement sous mon nom véritable, je n'avais jamais été traduit. Et puis, je n'avais que trente-et-un ans: mon optimisme débordait, je ne me laisserais pas arrêter par cette petite contrariété.

Pourtant, pendant plusieurs mois, la réalité allait démentir ma conviction. En effet, je fus incapable de trouver un éditeur. Chacun me répétait dans ses mots, et avec des variantes, ce que le premier éditeur m'avait dit, que j'avais trouvé ridicule, mais qui finalement était peut-être vrai.

Pourquoi ai-je persévéré?

Je me le demande parfois.

J'aurais pu tout laisser tomber, passer à autre chose. Après tout, c'est ce que j'avais fait avec mon tout premier manuscrit, un pastiche d'un conte voltairien, habile certes, mais comme a si bien dit Hugo : « Un lion qui imite un singe est un singe. »

J'avais passé deux ans à l'écrire, je le croyais formidable, mais les premiers refus des éditeurs m'ont convaincu qu'il était sans réelle valeur.

Ils avaient raison, je l'ai finalement jeté à la poubelle.

Deux ans de ma vie...

Mais jamais rien n'est perdu, ni dans la vie en général ni dans la vie d'un romancier qui fait flèche de tout bois.

Nos bonheurs nous aident à supporter les échecs, inévitables en toute profession, nos malheurs alimenteront la vie de nos personnages, qui ne saurait être constamment heureuse sous peine d'être mortellement ennuyeuse.

Alors, pourquoi ne pas jeter ce manuscrit à la poubelle comme mon premier?

Après tout, il ne m'avait coûté qu'un mois de travail, de travail du reste agréable, facile, exaltant même.

C'est une question qu'on me pose souvent au cours des conférences qu'il m'arrive de donner.

Quand doit-on arrêter, quand doit-on laisser tomber, passer à autre chose?

J'ai un ami qui a écrit un petit livre que je trouve formidable intitulé : Arrosez les fleurs pas les mauvaises herbes.

Il y dit plusieurs choses fort intéressantes, mais entre autres qu'il faut concentrer ses efforts sur les choses que l'on fait avec facilité, dans le plaisir, et à ses yeux l'échec est un signe de la Vie pour passer à autre chose.

Peut-être bien.

Mais si on lit la vie de plusieurs grands hommes, on se rend compte qu'il leur a souvent fallu persévérer envers et contre tous, surmonter des obstacles considérables.

En fait, il me semble que beaucoup de gens laissent tomber trop vite, qu'ils auraient réussi s'ils avaient persévéré, mais j'en reparlerai un peu plus tard.

Je me pose du reste cette question en ce moment : depuis un an en effet je tente ma chance à Los Angeles.

Quand doit-on continuer?

Quand doit-on arrêter?

## **B**ève parenthèse au sujet de **ma folle aventure hollywoodienne**

Ces questions si importantes, que chacun se pose à un moment ou l'autre de sa vie, n'ont pas, je crois, de réponses toutes faites, bonnes pour tout le monde.

C'est du cas par cas, comme on dit.

Alors, examinons mon cas, si vous voulez bien.

Depuis un an, jour pour jour, je veux vendre à Hollywood des scénarios, certains basés sur mes romans, d'autres originaux.

Je me rends bien compte que c'est la chose la plus difficile que j'aie tenté de toute ma vie, sauf l'ascèse spirituelle, de toutes les entreprises la plus difficile.

Pourquoi est-ce difficile?

Voici les premières raisons qui me viennent à l'esprit.

Je ne vis pas là-bas, et cet éloignement me nuit.

Même si j'ai quelques livres publiés aux USA, et des dizaines dans le monde entier, ma réputation de romancier n'y est guère établie. Personne ne me connaît.

Je parle bien anglais, mais ne l'écris pas suffisamment bien pour pouvoir me passer d'un réviseur. Et je conserve un accent qui trahit mes origines.

Je n'ai guère de contacts.

Et je n'ai ni trente ni quarante ans.

Bon, vous avez compris : le défi est de taille.

J'ai fait quatre ou cinq voyages déjà à Los Angeles, j'ai investi près de cinquante mille dollars, ce qui n'est pas énorme, je sais, mais je préfère tout de même ne pas les perdre.

Quand les gens me demandent : « Comment ça se passe? Est-ce que ça marche? » je ne sais pas trop quoi leur répondre.

J'ai fini par trouver une comparaison qui explique un peu mon état d'esprit. C'est un peu comme si j'étais sur un vert, au golf, et que j'étais confronté à un coup roulé de cent pieds.

Ceux qui jouent au golf savent combien les chances de le réussir sont limitées. Il peut tomber au premier essai certes ( ce qui n'est pas arrivé ) il peut tomber au dixième, au centième essai, ou... NE JAMAIS TOMBER!

Ce n'est évidemment pas aussi difficile que de faire un trou d'un coup, mais tout de même c'est très difficile.

C'est très difficile parce qu'un film, contrairement à un livre, ne coûte pas vingt ou trente mille dollars, mais vingt ou trente millions et souvent beaucoup plus.

C'est plus difficile parce que pour mille livres qui sont publiés, il y a un seul film qui sort et la proportion est probablement encore plus désavantageuse pour les scénaristes en herbe ou même déjà établis.

C'est plus difficile parce qu'il y a des milliers de gens talentueux, ambitieux, expérimentés, déjà établis là-bas depuis des années, dont la feuille de route est beaucoup plus impressionnante que moi, et qui... VEULENT LA MEME CHOSE QUE MOI!

Alors me direz-vous, pourquoi t'acharnes-tu?

N'est-ce pas suicidaire?

Inutile et condamné à l'avance à l'échec?

Voici en gros ce que je vous répondrai.

Premièrement, en préparation de mon aventure californienne, j'ai acheté et visionné en six mois quatre cents, oui, quatre cents films.

Il y en a bien sûr qui sont des chefs-d'oeuvre Le Parrain, Casablanca, Citizen Kane, Witness, Thelma and Louise, Moolight ou qui encore sont extraordinairement brillants comme As good as it gets, Tootsie, Arthur, mais il me semble aussi qu'il y en a qui me sont accessibles, je veux dire dont j'aurais pu écrire le scénario.

Au moins la moitié.

Donc, il me semble que, statistiquement, j'ai des chances...

Car je crois que si la chance, la persévérance, la ruse peuvent jouer dans tout succès, il faut aussi, il faut surtout à la base une vision lucide de sa valeur, de son talent, peu importe le domaine qu'on choisit : une ambition qui excède par trop le talent est la recette infaillible du malheur.

Par exemple, j'ai beau être l'homme le plus optimiste du monde, je sais bien que, même jeune, je n'aurais jamais pu devenir un golfeur professionnel. Je n'avais tout simplement pas le physique pour ça.

Avec le talent disons intellectuel, c'est un peu différent, c'est moins apparent, moins visible à l'œil nu.

Comme le disait Pascal, l'homme qui boite sait qu'il boite : il le voit. Tout le monde le voit d'ailleurs. Mais l'homme dont le jugement est boiteux ne le sait en général pas, car son esprit est à la fois juge et partie.

D'où le problème.

D'où le drame dans la vie de la personne qui rêve et s'acharne dans un domaine qui ne lui convient pas, qui est au-dessus de son talent.

Mais je m'en voudrais de m'arrêter là, sur cette vérité un peu déprimante. Et je voudrais ajouter ceci, qui vous paraîtra sans doute contradictoire, mais qui en tout cas est plus réjouissant :

dans certains cas, on peut prendre tout ce que je viens de dire sur l'importance du talent et le jeter à la poubelle.

Pourquoi?

Parce que, -- et c'est sans doute la nouvelle la plus réjouissante de toute l'histoire de l'humanité -- comme a dit Socrate : « L'homme est perfectible. »

Oui, je le crois profondément, l'homme est perfectible, surtout s'il décide de plonger en lui-même et de déclencher les forces incroyables qui sommeillent en lui.

Cette explosion intérieure, ou si vous voulez ce que les bouddhistes appellent l'« entrée dans le courant », donc dans la vie spirituelle, peut transformer quelqu'un du tout au tout, lui donner du talent, et c'est d'ailleurs ce qui est arrivé à plusieurs artistes et écrivains qui, après avoir connu l'illumination, parfois sans vraiment savoir ce qui leur arrivait, ont pour ainsi dire accouché de leur talent.

Chose certaine, je peux vous dire que si vous pouviez lire mes premiers écrits, vous seriez convaincu que l'homme est perfectible.

Ils sont si maladroits, si dépourvus de tout talent, – et je ne le dis pas par fausse modestie pour que vous me contredisiez – que vous vous diriez : comment a-t-il fait et surtout, pourquoi s'est acharné, avec au départ si peu de dispositions?

La vérité – et ça vous semblera un peu bizarre sans doute – est que, à mon avis, je n'étais pas destiné à devenir romancier en cette vie. Ma vie était plutôt une vie préparatoire pour devenir romancier en ma prochaine vie, avec un succès précoce sans doute, vu mes années actuelles de préparation. ( Comme vous voyez, je crois à la réincarnation.) Mais comme je me suis acharné, comme surtout je me suis développé intérieurement surtout au cours de mon ascèse de jeunesse ( Voir mon livre *L'ascension de l'âme* ) je suis arrivé à un talent qui, sans être immense, me permet de vivre de ma plume, ce qui était mon rêve.

Mais revenons à l'aventure hollywoodienne.

Pourquoi m'acharner?

Comme vous venez de le voir, je crois avoir assez de talent pour devenir un bon scénariste.

Je cherche aussi un nouveau défi.

Et puis je suis conscient que ce serait un tremplin extraordinaire pour mes livres. Car mon intention est d'écrire le roman de mes scénarios, faisant d'une pierre deux coups!

Je me suis aussi fixé une limite : une année de plus, et c'est le succès ou je passe à autre chose.

Du reste, ce que j'aurai fait ne sera pas perdu.

Comme je le disais, un romancier fait feu de tout bois.

Je fais la rencontre de plein de gens fascinants.

Les cinq ou six scénarios que je compte commettre dans l'année qui vient me serviront de plans fort élaborés pour des romans à venir.

Et puis sans trop savoir pourquoi, je me sens chez moi dès que je pose les pieds à l'aéroport de L.A..

Je me sens à l'aise, excité, et je me dis que, de même que vingt ans plus tôt, j'ai fait ma chance dans l'édition, je ferai ma chance dans le monde du cinéma.

Même s'il n'y a pas d'offre sur la table, je sens que je fais constamment des progrès, que j'apprends des choses que je ne connaissais pas. Je comprends de plus en plus la mentalité du milieu, je « pense » cinéma.

Je me rappelle l'exemple de Ray Kroc qui démarra MacDonald passé la cinquantaine. Je pense à plusieurs hommes d'affaires, plusieurs artistes, plusieurs écrivains qui connurent leur succès passé cet âge. Après tout Victor Hugo écrivit *Les Misérables* à soixante ans passés.

Même au golf, Kenny Perry qui approche la cinquantaine, a gagné au cours des trois dernières années plus d'argent que dans le reste de sa carrière. Pas banal, non, surtout dans une discipline sportive où les grands honneurs sont habituellement réservés aux plus jeunes, bien plus jeunes lous!

Plus près de moi, je pense à l'exemple paternel.

C'est à 62 ans que mon père a entrepris une nouvelle carrière d'administrateur qui allait lui apporter le plus spectaculaire des succès et voir ses revenus, déjà confortables, exploser littéralement.

A l'aube de ma nouvelle carrière, ( je ne renonce pas à ma première soit dit en passant, et entends commettre mes deux romans annuels ) j'exalte mon enthousiasme, parfois défaillant, en me disant que j'ai donc des chances de succès puisque je me « lance » à un âge moins avancé que mon père. Je pense aussi ceci :

L'hérédité joue peut-être un rôle bien plus grand qu'on ne pense, pas seulement dans l'établissement de la longueur d'un nez ou de couleur des yeux, mais aussi dans celui de nos traits de caractère, dans des parcours de vie, même. Une science viendra peut-être un jour qui en révélera les lois surprenantes. Bernard Leduc, un ami médecin, m'expliqua un jour, à la fin d'une ronde de golf, qu'un gène du suicide a été identifié. Alors pourquoi pas un gène de l'optimisme, et surtout du succès tardif ( ce que les Américains appellent des late bloomers ), qui sait? Il est peut-être plus profond, et plus véridique qu'on ne croit, le proverbe qui proclame : bon sang ne ment pas!

Et puis, plus on avance en âge, plus on éprouve un tout naturel sentiment d'urgence : le temps qui nous est imparti, je veux dire le temps fécond où on peut déployer toutes ses facultés créatives est de plus en plus limité.

Mais SURTOUT, quand on avance en âge on constate qu'il y a urgence de S'AMUSER!  
OUI' IL FAUT S'AMUSER!

Faire ce qu'on aime, ce qui nous allume, ce qui nous fait vibrer, sinon on risque de se dessécher intérieurement, de s'ennuyer mortellement, et pire encore de... vieillir!

Car n'est-ce pas cela, au fond, vieillir?

Mais revenons vingt ans plus tôt, oui, déjà vingt ans, comme ça passe vite, comme ça passe follement vite!

Malgré les refus successifs des éditeurs, je restais persuadé que mon petit manuscrit avait de la valeur et qu'il connaîtrait un grand succès.

Je décidai donc d'adopter une autre stratégie, imitant sans le savoir les Vénitiens qui doivent leur ascension spectaculaire, au 15<sup>ème</sup> et 16<sup>ème</sup> siècle, à leur ingéniosité à varier constamment leurs stratégies pour atteindre un même but.

## *J*e prends un grand risque

Je résolus de suivre l'exemple de nombre de mes devanciers plus célèbres, et de défrayer moi-même les coûts d'édition -- assez importants -- du livre. Je le fis du reste en m'associant à un ami avec qui je fondai une petite société d'édition qui ne fit pas longs feux.

Nous étions inexpérimentés, et le monde de l'édition punit sévèrement l'amateur, à moins qu'il ne soit bardé d'une chance de bossu. Ce qui ne fut pas le cas: il faut dire que l'édition n'était pas notre véritable passion, ni à cet associé ni à moi. D'autres affaires plus lucratives l'accaparaient, et mon rêve véritable était d'être écrivain, non pas éditeur.

Le livre vit pourtant le jour et connut un honnête succès, c'est-à-dire que nous parvînmes à écouler le tirage initial de trois mille exemplaires, essentiellement en raison du bouche-à-oreille, qui restera toujours la meilleure -- et la moins coûteuse -- des publicités.

Malgré ce demi-succès -- qui était aussi un demi-échec -- je demeurai insatisfait. Ma gloire demeurait locale. Ma certitude d'un succès outre frontière subsistait, mais je commençais à me dire que c'étaient peut-être les simples et banales élucubrations d'un jeune auteur en mal de succès. Quel auteur en effet ne croit pas écrire un best-seller chaque fois qu'il prend la plume et y croit jusqu'au terrible verdict du public, toujours le juge suprême?

### ***Un coup de pouce du destin***

Il y a dans la vie des hasards heureux, des coups de pouce du destin, si tant est qu'on garde les yeux assez ouverts pour les voir! Quelques semaines après, je tombais, par un de ces hasards heureux -- ils sont peut-être simplement la récompense d'une foi claire et persévérante --, sur un article dans le *Publisher Weekly*, un magazine spécialisé sur le monde de l'édition.

Cet article, commis par un célèbre agent littéraire français, expliquait qu'il était fort difficile, voire impossible de percer le marché américain, même pour l'auteur d'un grand succès de librairie en France, même pour le gagnant du Goncourt, pour la simple et bonne raison que les éditeurs américains ne lisaient pas... le français!

Ce « providentiel » agent littéraire parisien expliquait que la clé du succès américain -- du moins pour un auteur d'expression française -- était par conséquent de défrayer soi-même les coûts de traduction. Cet agent déplorait d'ailleurs que cette pratique fût si peu courante, voire inexistante, chez les éditeurs français: la traduction étant onéreuse, et les chances de succès aléatoires, peu s'y risquaient.

En lisant cet article, j'éprouvai les frissons que j'avais déjà ressentis en complétant mon manuscrit du Millionnaire. Il me semblait que je venais enfin de trouver la clé qui me manquait, qui m'ouvrirait enfin les portes du succès. Sans hésiter, je me mis à la recherche d'un traducteur qui s'avéra être une traductrice. Je la trouvai rapidement et consacrai une bonne partie de mes économies à lui verser son cachet.

Traduction en main, j'exultais. Mon rêve allait enfin se réaliser, après plus d'un an d'attente! Ce n'était maintenant plus qu'une question de mois, de semaines!

Une rapide visite en librairie me permit de dresser la liste de tous les éditeurs américains qui m'intéressaient... et qui seraient assurément intéressés par mon oeuvre! Puis je fis une dizaine de photocopies, et, tremblant d'émotion, mis les manuscrits à la poste. Il ne me restait plus qu'à m'asseoir, satisfait, et à savourer à l'avance cette gloire qui maintenant était à portée de la main.

J'avais jusque-là peiné inutilement, mais j'avais maintenant trouvé le point d'appui dont Archimède avait besoin pour soulever l'univers, et que j'avais trouvé dans cette revue américaine. Je me demandais d'ailleurs comment il se faisait que je n'y avais pas pensé avant, tant c'était simple, tant c'était comme l'oeuf de Colomb. Dans quelques semaines, les offres américaines pleuvraient sur mon bureau.

### ***À l'assaut du marché américain***

Mais à la place des offres, ce fut plutôt le bal des refus.

Les grosses enveloppes brunes arrivaient l'une après l'autre, souvent sans même un mot d'explication, d'ailleurs bien inutile. On me retournait simplement mon « best-seller ».

Mon optimisme initial s'amenuisait comme une Peau de Chagrin.

Mes espoirs s'évanouissaient, comme d'ailleurs s'étaient évanouies les économies que j'avais consacrées à la coûteuse traduction du manuscrit.

Quand arriva la dernière enveloppe, je n'eus même pas envie de l'ouvrir. J'eus envie de la jeter immédiatement aux poubelles.

Pourtant, la curiosité me poussa à l'ouvrir malgré tout, même si le verdict de l'éditeur était évident : sinon pourquoi me retourner mon œuvre « géniale »!

Je ne tardai pas à m'en féliciter. Car la lettre de refus contenait une information intéressante ( Le succès, je l'ai dit, est attribuable à la chance, à la persévérance, mais aussi, tout simplement, à la connaissance d'un milieu et de ses lois... )

L'éditeur, ou plutôt sa secrétaire expliquait succinctement qu'ils ne considéraient pas ce qu'ils appelaient du *unsolicited material*, du matériel non sollicité.

Le manuscrit devait lui être proposé par... un agent littéraire!

Information nouvelle et capitale! Je me frottais pour la première fois aux différences de tradition éditoriale: la Française et l'Anglo-saxonne. Les éditeurs français, même les plus importants, examinent -- sérieusement ou pas, je ne saurais dire -- mais examinent tous les manuscrits reçus même ceux envoyés par d'illustres inconnus.

À la vérité, ils ne prisent guère les agents, qu'ils perçoivent comme des ennemis, des requins qui n'ont pas leur place dans le monde de l'édition. C'est tout à fait l'opposé chez les Anglo-saxons ( dont les Américains ) qui, eux, si tant est qu'ils soient importants, préfèrent transiger avec les agents plutôt qu'avec les auteurs.

Ce refus qui était le dernier aurait pu me décourager. À la place, il me redonnait un certain espoir. Je venais d'apprendre quelque chose que j'ignorais : il me fallait un agent.

## *L'*agent fait le bonheur

Je parvins sans trop de peine à mettre la main sur la liste des principaux agents new-yorkais -- New York est la ville de l'édition comme Los Angeles est celle du cinéma -- leur écrivis une lettre de présentation que je leur envoyai avec le manuscrit du Millionnaire.

Nouvel échec.

Les agents qui me répondirent dans les mois suivants -- certains ignorèrent ma missive -- m'expliquèrent qu'ils ne représentaient que des auteurs... déjà publiés aux États-Unis!

Décidément...

Joli cas de catch-22... comme on dit chez les Amerloques!

Pour intéresser un éditeur, tu dois avoir un agent, mais pour avoir un agent, tu dois être déjà publié!

Comment s'en sortir, alors?

La série noire se poursuivait et mon bel optimisme du début commençait à s'effriter sérieusement.

On a beau être positif, voir la vie en rose, et continuer de rêver malgré vents et marées, lorsque tout va mal et que les échecs s'accumulent, n'est-ce pas le temps de se dire que la Vie veut nous faire comprendre que nous ne sommes pas sur la bonne voie?

Comment savoir si notre persévérance est vraiment louable? N'y a-t-il pas un moment où il faut se dire que notre obstination n'est qu'un entêtement aussi stupide que stérile?

Je crois qu'une seule personne peut répondre à cette question et c'est... celle qui se la pose!

Moi, mon intuition me disait que, malgré les apparences, je devais persévérer : mes échecs étaient seulement provisoires, ils étaient seulement les étapes lentes, mais nécessaires qui me conduiraient à la victoire finale.

Pourtant, même si je n'avais pas renoncé, j'étais un peu découragé, et surtout, il me semblait que j'étais dans un cul-de-sac. J'aurais aimé pouvoir déployer mon énergie dans une nouvelle direction, mais je ne savais pas laquelle. Quelques semaines s'écoulèrent sans que je fasse de nouveaux efforts : je réfléchissais.

Et puis je retrouvais peu à peu ma bonne humeur, mon optimisme.

J'ai cette conviction, un peu étrange, je n'en disconviens pas, qu'il ne faut pas se laisser affecter par les événements, ( les malheurs de nos proches entrent dans une autre catégorie bien sûr ).

Oui, j'ai cette conviction que si on conserve une attitude intérieure ferme, sereine, si on reste inébranlable, malgré les contrariétés et les échecs, on arrive presque toujours à ses fins. Il faut se dire, se répéter constamment, et en tout cas penser sincèrement :

« Je ne sais pas encore comment je vais y arriver, mais je sais que je vais y arriver. »  
« Je ne me laisserai pas décourager même si les apparences sont contre moi, même si tout le monde me dit que je devrais laisser tomber, que je perds mon temps, que je suis fou, que je ne suis qu'un rêveur. »

Oui, je crois sincèrement que si on PENSE et VIT ces choses, si on les VIT INTERIEUREMENT et bien, par quelque mécanisme dont je ne connais pas les rouages, mais dont j'ai expérimenté souvent les effets, ça PROVOQUE pour ainsi dire la Vie, ça fait bouger les choses.

Est-ce la loi de la manifestation qui agit?

Ou la loi de l'attraction si magnifiquement remise à la mode du jour par le grand best-seller *Le Secret*, de Rhonda Byrne, dont j'ai cru bon de faire un commentaire dans mon opuscule *Le Plus Vieux secret du monde*?

Chose certaine, si vous agissez ainsi, si vous refusez à l'échec et au doute de devenir les locataires de votre âme, la Vie sourcille, la Vie s'interroge à votre sujet, et contrariée par votre belle égalité d'esprit malgré toutes les épreuves qu'elle vous a envoyées, elle se dit : « Rien ne le perturbe, rien n'altère sa bonne humeur et son optimisme, je ne peux empoisonner sa joie de vivre, c'est INTOLERABLE!

« Comment diable fait-il, c'est une énigme, je ne parviens pas à le déstabiliser, à ralentir sa marche victorieuse par toutes les embûches que je mets sur son chemin, alors je vais essayer quelque chose de différent pour venir à bout de son égalité d'esprit, je vais lui envoyer du succès et là peut-être que je parviendrai à le déséquilibrer ou au moins à le troubler. Oui, le voilà le truc : envoyons-lui une bonne dose de ce succès qu'il réclame, donnons-lui ce qu'il veut. »

Je ne sais pas au juste si c'est ce qui est arrivé, la Vie est si mystérieuse, mais voilà comment les choses se sont passées.

Pendant que je travaillais en édition, j'avais fait la connaissance d'un agent montréalais avec qui j'étais resté en contact. Il ne pouvait pas me servir d'agent pour les États-Unis, car son travail consistait exclusivement à vendre au Québec les droits d'ouvrages américains. À quelque temps de là, il me rendit visite et me demanda un petit service: envoyer pour lui en Angleterre, car il était pressé et partait en vacances, un ouvrage qui, exceptionnellement, pourrait intéresser un éditeur britannique.

Je m'empressai d'accepter. Je suis toujours prêt à rendre service à un ami... surtout que...

Surtout que je venais d'avoir une idée!

Je glissai un peu cavalièrement mon manuscrit dans l'enveloppe que je devais envoyer en Angleterre!

Avec mon numéro de téléphone!

Je me frottais les mains!

Quel hasard merveilleux!

Je trouvais, ou en tout cas courrait la chance de trouver enfin un agent.

Ce n'était pas de la manière dont j'avais prévu de le faire, mais j'ai eu depuis d'innombrables exemples de ce modus operandi, de cette manière de procéder de la Vie ou de la déesse de la Chance.

LES CHOSES ARRIVENT RAREMENT DE LA MANIÈRE PRÉVUE, MAIS ...  
ELLES ARRIVENT, SI ON Y CROIT, SI ON PERSÉVÈRE!

D'ailleurs, si vous y pensez un peu, c'est peut-être mieux ainsi. Il y a plus d'imprévus : LA VIE EST UNE ROMANCIÈRE QUI PRÉPARE SES EFFETS ET AIME LES SURPRISES.

Pourquoi s'en plaindre?

D'ailleurs a-t-on vraiment le choix, entre vous et moi?

Oui, pourquoi ne pas simplement assister au magnifique spectacle de sa vie avec un étonnement ravi?

Mais reprenons notre récit. C'était en juillet. Je partis alors en voyage, et je ne repensai plus à mes démarches pour ne pas gâcher mes vacances. Pour conserver son équilibre mental, il faut savoir fermer la porte à nos soucis, ne pas les emporter dans nos valises, en un mot vivre nos vacances en vacancier!

### ***La chance me sourit enfin***

À mon retour de vacances, je trouvai un message surprenant sur mon répondeur. C'était l'agent londonien qui me disait une chose très agréable.

Non seulement une d'ailleurs, mais deux.

Mais commençons par la première.

Elle me disait, puisque c'était une femme nommée Cathy Miller, avoir beaucoup aimé le manuscrit que j'avais pris la liberté de lui envoyer et me posait ensuite une question inattendue :

« Est-ce que les droits sont encore disponibles? »

Est-ce que les droits étaient encore disponibles!

Il y avait des mois que je tentais en vain de les céder!

Elle m'avait laissé son numéro de téléphone. Et le lendemain matin, un lundi, je m'empressai de lui téléphoner à ses bureaux londoniens. Dès que je l'eus en ligne, elle me parut sympathique. Il faut dire que c'était le seul agent qui avait daigné me parler!

Mon impression fut si bonne que je lui dis: « Jeudi prochain, à onze heures, je serai à vos bureaux! »

Voyage audacieux et coûteux : mais il me semblait qu'après des années d'attente, la chance me souriait enfin. Je n'allais surtout pas la laisser passer, ni lésiner avec les quelques milliers de dollars que mon séjour londonien me coûterait!

J'avais demandé à mon agent ( ce possessif était un peu prématuré, non ? ) de me réserver une chambre de prix modique. Aussi lorsque j'arrivai à Londres, la veille du rendez-vous, je pus descendre au Flemming, ( comme le père de James Bond, Ian Fleming : hasard prometteur, me sembla-t-il! ) un petit hôtel du West-End, sur Half-Moon street, nom romantique à souhait pour un néophyte comme moi.

Lorsque j'emplis la fiche d'admission que l'hôtelier me tendit avec son accent auquel je m'habituais petit à petit, je dus réprimer une grimace : cet hôtel d'un prix "modique" me coûterait 90 pounds, soit plus de deux cents dollars par nuit! Mais il était trop tard pour reculer, j'étais à Londres, une des capitales les plus prestigieuses de l'Europe...

J'éprouvai un autre choc lorsque je vis ce que 200 dollars permettaient de s'offrir dans le west-end londonien, qui soit dit en passant est le quartier chic des affaires et des jolies boutiques... La chambre en effet était d'une telle exigüité qu'il fallait y circuler prudemment pour ne pas heurter, d'un côté, le lit, de l'autre, comme seul mobilier, la petite commode bancale qui supportait tout de même un téléviseur que je m'empressai d'ouvrir: il est toujours amusant de découvrir les émissions étrangères.

La chambre du reste était propre -- il ne devait falloir que dix minutes pour en faire le ménage complet! -- , il y avait une toilette -- ce n'est pas le cas de toutes les chambres comme elles sont la norme en Amérique -- et un bain fort ancien. Mais bon, je n'étais pas venu à Londres pour ma lune de miel, et de toute manière je ne moisirais pas longtemps dans ma chambre.

### ***Une rencontre décisive***

Le lendemain, à onze heures très précises ( je m'étais fait un devoir d'être ponctuel pour faire bonne impression ) encore mal remis du décalage horaire, fraîchement rasé et exceptionnellement cravaté, je me présentai aux modestes bureaux de cet agent londonien, une charmante blonde qui d'ailleurs, par un hasard étonnant, parlait aussi bien français qu'anglais puisque sa mère était parisienne et qu'elle-même avait vécu cinq ans à Paris. Décidément, après m'avoir boudé pendant des années, la chance me souriait enfin, et de belle manière!

À midi Cathy Miller m'emmena déjeuner dans un charmant petit restaurant du quartier Fulham, et, comme nous sympathisions, elle me fit des confidences, m'expliqua que le problème avec la plupart des auteurs c'est qu'ils refusaient en général de payer ses dépenses tant et aussi longtemps qu'elle n'avait pas réussi à leur trouver un éditeur, ce qui la plaçait souvent dans une situation financière précaire, d'autant qu'elle avait l'honnêteté de m'avouer que ses efforts n'étaient pas tous couronnés de succès.

Je tirai alors mon carnet de la poche de ma veste, et, sur le coin de la table, lui signai un chèque de mille dollars que je lui tendis. Cathy arrondit les yeux, même si la somme n'était pas vraiment... rondelette!

Je crois que, dans chaque rencontre d'affaires, chaque interlocuteur exprime à un moment ou un autre, et pas de manière toujours explicite, son « problème » principal, son « besoin ».

Si vous êtes suffisamment à l'écoute de l'autre, vous percevez ce problème et vous pouvez jouer vos cartes à l'avenant.

Il me semblait que Cathy venait d'exprimer assez clairement son « problème ». Je lui expliquai alors que ce chèque était une avance sur ses honoraires et que, chaque mois, pendant un an, je lui en ferais parvenir un du même montant. Elle se rebiffa immédiatement, embarrassée.

-Mais je ne te disais pas ça pour ça!

Et elle tendit en ma direction le chèque que je refusai de prendre.

-Non, non, dis-je, je tiens vraiment à ce que nous fonctionnions comme ça.

-Mais si je ne réussis pas à placer le manuscrit?

-Je suis sûr que tu vas réussir!

Joli vote de confiance, non?

Elle sourit, ravie de la confiance que je lui témoignais, et empocha le chèque. Il faut dire que la confiance qu'elle m'avait inspirée était très grande, qu'en vérité elle m'avait fait une excellente première impression, ce qui est capital. Elle m'avait semblé une femme intelligente et honnête, qui connaissait son métier: à preuve... elle s'intéressait à moi!

Je voulais surtout que, dans sa valise, mon manuscrit soit le plus important parce que j'aurais été l'auteur qui lui aurait accordé la plus grande confiance : appelons cela de la générosité calculée.

## **P**ourquoi j'ai pris un nom de plume

C'est au cours de ce premier repas que le problème de mon nom surgit. Il semblait à Cathy que mon nom véritable, Marc-André Poissant, était fort peu exportable, car il était difficilement prononçable pour un Britannique.

J'eus une hésitation.

J'aimais mon nom, enfin pas de manière narcissique, mais je l'aimais.

Et mon père l'aimait encore plus, car il ne parlait jamais de la famille autrement que du clan Poissant. Ne verrait-il pas dans l'abandon de mon nom de naissance un douloureux reniement? Je ne donnai pas tout de suite à mon agent ( maintenant il me semblait que je pouvais l'appeler mon agent puisqu'elle avait accepté ma première avance! ) une réponse, mais lui promis que j'y réfléchirais.

Le soir, dans la solitude de ma chambrette, que je retrouvai après avoir visité quelques pubs... anglais ( ce qui m'avait convaincu que je ne deviendrais jamais amateur de bière brune ! ) je pensai à la conversation que j'avais eue avec Cathy.

Prendre un nom de plume...

Idée un peu saugrenue à laquelle je n'avais jamais pensé.

Je m'étais déjà demandé -- et j'avais il me semble tout de suite trouvé la réponse! -- ce que penserait mon père d'une pareille décision.

Mais mes amis?

Ne trouveraient-ils pas l'idée cocasse, pour ne pas dire carrément ridicule? Je laissai se dérouler le fil de mes pensées. Je songeai alors que nombre de comédiens, de chanteurs, d'auteurs s'étaient fait connaître sous un nom d'emprunt, que la pratique était courante, d'ailleurs plus courante que ce que nous pouvions imaginer, car c'était justement sous leur nom d'emprunt et non sous leur nom véritable que ces artistes s'étaient fait connaître.

Du reste, des devanciers beaucoup plus célèbres que moi avaient fait, à leurs débuts, des compromis. Par exemple, mon idole, Jean-Paul Sartre n'avait-il pas accepté que le titre de son premier roman passât de *Mélancholia* à *La Nausée*, concession sans laquelle Gaston Gallimard n'aurait pas publié l'oeuvre qui allait le lancer si brillamment? Et sa compagne Simone de Beauvoir n'avait-elle pas accepté de réécrire *L'Invitée*, son premier roman, que le directeur littéraire avait jugé mal écrit et sans style?

Je me rappelai alors que mon grand-père paternel, qui avait de la parenté à Burlington, se faisait appeler « Fisher » lorsqu'il y était en visite, une traduction fort libre de Poissant.

Le lendemain, au Brown's Hotel, ( établissement londonien réputé pour les rencontres littéraires ) en me laissant initier par Cathy à la délicatesse du high tea, un thé servi à dix-sept heures avec sandwich et pâtisseries sur des plateaux à étages multiples! -- je dis :

« Que penserais-tu de Marc Fisher »

« Marc Fisher, dit-elle d'un air songeur, alors qu'un sourire plutôt favorable fleurissait ses lèvres. Oui, ce n'est pas mal. C'est court, facile à retenir. Et puis ça peut avoir l'air autant américain, écossais qu'allemand. Oui, j'achète, conclut-elle, cette fois-ci décidément enchantée. »

Et c'est ainsi que, pour des raisons strictement pratiques -- et pour faciliter la tâche à cet agent qu'il m'avait été si difficile de dénicher -- j'adoptai ce nom de plume qui, comme je l'avais prévu, ne fit pas l'unanimité dans ma famille.

Et pourtant comme c'était mon choix, et que le motif qui me l'avait inspiré était purement professionnel, on fit -- lorsque je dis : on, je pense surtout à mon père -- contre mauvaise fortune bon coeur et me taquina davantage qu'on me houspilla au sujet de mon changement d'identité.

### ***Une voyante avait tout prédit***

Ce compromis qui m'avait paru nécessaire à l'avancement de ma carrière, je m'en accommodais assez bien même si je déplorais secrètement le reniement familial, même circonstancié, qu'il comportait. C'est que l'anonymat relatif que conférait un nom de plume ne me déplaisait pas. On dit volontiers qu'un romancier se cache derrière ses personnages: moi je pourrais dès lors me cacher doublement puisque je me cacherais aussi derrière mon nom de plume.

Du reste, ma vanité personnelle n'en souffrait aucunement, car si je voulais être connu, ce n'était pas tant par désir de gloriole que pour pouvoir être lu davantage, et par conséquent être libre d'écrire parce qu'alors mes royautés seraient à l'avenant.

En rentrant à mon hôtel après avoir flâné à Piccadilly Circus, qui était à deux pas, puis avoir passé devant le Ritz, auquel je pourrais assurément descendre dès que mon ouvrage connaîtrait le succès qui lui était promis ( il fallait vraiment qu'il fût un succès, car j'avais osé au passage m'informer du tarif des chambres et la plus modeste commençait à 600 dollars la nuit!) je m'avisai que ce n'était peut-être pas par hasard que j'avais consenti à prendre ce nom de plume plutôt qu'un autre.

Il m'était peut-être prédestiné.

En effet, en refermant derrière moi la porte de ma chambre si minuscule, je me rappelai une prédiction étrange -- que j'avais à l'époque trouvée ridicule et que j'avais depuis longtemps oubliée -- d'une voyante consultée pour complaire à une amie qui croyait dur comme fer aux sciences divinatoires.

Madame Spedding -- c'est son nom -- une sexagénaire au regard perçant et la tête toute blanche, m'avait annoncé, presque dès le début de la séance, et sans connaître mon métier ni même mes aspirations, que je parlerais un jour plusieurs langues. Je l'arrêtai tout de suite: je parlais convenablement l'anglais, mais polyglotte, je ne le serais jamais.

Malgré ma protestation, la voyante surenchérit :

« C'est ce que mon guide me dit. Il me dit aussi que vous serez connu dans le monde sous le nom de Star Fish...»

Je l'arrêtai à nouveau : jamais je ne m'affublerais d'un nom aussi ridicule!

Pourtant cinq ou six années après cette consultation, -- et cette prédiction farfelue -- force m'était d'avouer que « Star » sonnait un peu comme Marc, et que « Fish » ressemblait assurément à Fisher!

Et puis, pour les langues, si je ne devenais jamais polyglotte, je serais par ailleurs traduit ne plusieurs langues et donc même si la prédiction de la voyante n'était pas rigoureusement exacte, elle était essentiellement juste...

## *J*e ne suis pas au bout de mes peines

Je m'allongeai sur mon lit et pensai à ma rencontre avec l'agent londonien : il me semblait que je venais de franchir un grand pas, que je touchais enfin au but.

Après combien d'années?

Je fis un calcul rapide, et m'étonnai de constater que près de deux années déjà s'étaient écoulées depuis que, dans un moment d'exaltation, j'avais complété le manuscrit du Millionnaire...

Oui, deux années...

Pensez à ce chiffre, dans vos projets...

Dans vos projets qui n'ont pas abouti au bout de six mois, d'un an...

De deux ans...

Pensez-y si vous êtes sur le point de tout lâcher!

Moi, en tout cas, je pensai alors que la patience était sans doute la vertu la plus nécessaire au métier de romancier -- comme peut-être à tout succès...

Je pensai à la réflexion de Sacha Guitry: « Réussir, c'est faire à quarante ans ce qu'on rêvait de faire à vingt ans! »

Je commençais à en sonder la vérité.

Et d'ailleurs, je n'avais pas encore atteint le but: et comme il arrive souvent dans l'enthousiasme de la jeunesse, je me réjouissais prématurément.

Car les six premiers mois qui suivirent notre rencontre, les efforts de mon agent ne furent pas couronnés de succès.

Tous les éditeurs lui répétaient que je n'étais pas connu, que le livre ne valait rien, etc. Cathy me suggéra de renoncer, car j'avais déjà engagé des frais importants, lui envoyant religieusement, chaque mois, l'avance promise. Je la rabrouai, la priai de poursuivre : je lui avais promis de lui faire cette avance de mille dollars pendant un an, je ne reviendrais pas sur ma décision ni sur ma promesse.

Trois nouveaux mois s'écoulèrent, qui ne nous apportèrent que de nouveaux refus.

La liste des contacts de Cathy s'épuisait, et, elle me l'avoua plus tard, le découragement avait commencé à la gagner, sans compter une certaine culpabilité pour avoir accepté mes généreuses avances.

Ma résolution aussi fléchissait petit à petit, et je commençais à être nerveux.

En plus, je devais faire des pieds et des mains, m'endetter, surcharger mes cartes de crédit pour pouvoir continuer à envoyer à mon agent les mille dollars mensuels.

Ne devais-je pas renoncer?

N'était-il pas temps de faire preuve de réalisme?

Mettre une croix sur ce rêve, sur cette aventure insensée et reprendre ma vie ordinaire en tentant d'écrire un nouveau livre?

Je ne serais pas le premier à devoir renoncer à ses rêves, après tout...

## *L*e mystère des familles d'esprit

Mais une certitude intérieure me poussait à ne pas laisser tomber, pas encore en tout cas...

C'est que j'avais -- et j'ai encore aujourd'hui -- cette conviction, un peu bizarre, j'en conviens, qu'il existe de par le monde, inconnues et forcément invisibles, ce que j'appelle des familles d'esprit.

Oui, des FAMILLES D'ESPRIT.

C'est-à-dire un groupe d'êtres que, avec le temps, je finirai forcément par rencontrer et fréquenter, parce que j'ai avec eux ce que Goethe appelait ( et c'est d'ailleurs le très beau titre d'un de ses romans ) des... affinités électives!

Oui, des gens qu'on « élit », qu'on choisit, qui nous choisissent, aussi bien sûr, des êtres vers lesquels la Vie nous entraîne par des hasards qui n'en sont pas, et qui parfois sont plus proches de nous, intellectuellement, moralement, spirituellement que les membres de notre propre famille.

Et je me disais, je me répétais, avec calme, comme un mantra : « Un jour, ton agent mettra ton manuscrit dans les mains d'une de ces personnes, qui fait partie de ta famille d'esprit, et qui pensera de ton livre la même chose que toi, que c'est bon, que c'est très bon même et que ça peut devenir un best-seller! »

Cette pensée -- pour mieux dire cette conviction -- me soutint dans l'adversité.

### ***Ma patience est enfin récompensée...***

Onze mois après avoir fait sa rencontre, juste un peu avant la limite que je m'étais fixée, ( je tirais vraiment de la langue, financièrement! ) Cathy trouva un éditeur intéressé au Millionnaire, un éditeur qui d'ailleurs était considérable, Sidgwick and Jackson, un peu l'équivalent de Gallimard en France! De surcroît, il proposait un à-valoir ( somme d'argent offerte à la signature du contrat ) fort sympathique, et d'ailleurs inespéré de... 20,000 pounds! ( Près de cinquante mille dollars ).

Ce n'était pas rien surtout dans ma situation! Et ça me permettrait de récupérer largement l'argent que j'avais « follement » et en tout cas audacieusement investi avec Cathy et qui lui avait entre autres prouvé à quel point je croyais en elle et en mon livre!

- Seulement, m'expliqua mon agent au téléphone, l'éditeur aimerait te parler avant de prendre sa décision finale.

-Pas de problème, il n'a qu'à m'appeler, dis-je avec confiance et en dissimulant tout de même une petite inquiétude.

Pourquoi voulait-il me parler?

Que voulait-il savoir ou mériter?

Je ne tardai pas à le savoir, car le lendemain matin l'éditeur, nommé Bob, m'appelait.

D'entrée de jeu, il me complimenta au sujet de mon livre, me dit qu'il était formidable, que c'était un véritable classique.

Je pensai tout de suite à ma théorie des familles d'esprit.

J'en vivais un autre exemple magnifique!

-Seulement, ajouta l'éditeur, quand nous vous ferons venir à Londres pour la promotion du livre, si les journalistes vous demandent : « Êtes-vous vraiment millionnaire? », qu'allez-vous répondre?

Je me dis qu'il me fallait penser vite, très vite, car la conclusion du contrat dépendait de ma réponse.

Je jetai un regard circulaire dans mon modeste appartement, qui n'avait rien d'un appartement de millionnaire, beaucoup s'en fallait.

Mais si je disais la vérité, le contrat pharamineux et les 50,000\$ s'envolaient en fumée.

Par contre, mentir n'est pas beau et contraire à mes principes.

Toutes ces pensées défilaient dans mon esprit à une vitesse vertigineuse, inutile de le dire.

Je devais répondre, et répondre vite, car bien entendu toute hésitation serait perçue par ce charmant éditeur comme l'aveu du contraire : que je n'étais PAS millionnaire!

Alors que faire?

J'ai pensé à un expédient. Je me suis commodément projeté hors du temps, ou si vous voulez dans l'avenir où je serais forcément millionnaire, d'ailleurs aussi rapidement que serait publié mon livre du même nom qui connaîtrait un succès retentissant.

Dire que j'étais millionnaire devenait donc une demi-vérité, un demi-mensonge dont ma conscience s'accommodait mieux.

C'était aussi du simple bon sens en affaires ou de l'opportunisme, appelez-le comme vous voudrez. Il faut parfois couper les coins ronds, prendre certaines libertés avec la vérité, ou disons l'interpréter à sa manière.

Je répondis alors :

-Of course ( bien sûr )...

Mais j'ajoutai prudemment et avec ce que je croyais être de l'esprit :

-But not in pounds yet! ( Mais pas en pounds encore! )

Un pound ou une livre sterling valait à l'époque un peu plus de deux dollars canadiens. Donc ce que j'affirmais était que j'étais millionnaire, mais juste en dollars canadiens, je ne valais même pas deux millions.

Bob éclata de rire et dit :

-Very good!

J'avais menti, si on veut, mais je ne le regretterai pas.

L'éditeur ne le regrette pas, non plus que tous les lecteurs à travers le monde qui n'aurait pas eu accès à ce petit conte philosophique sans le demi-mensonge opportuniste de son auteur aux abois.

Le contrat fut signé rapidement et je reçus mon à-valoir.

Quand je vis le chèque de 50,000\$, quel bonheur!

Je recevais le plein montant, car j'avais déjà versé à l'agent plus que ses 10% de commission lui valaient.

C'était le plus gros chèque que je n'avais jamais reçu.

Je sais bien qu'on ne devient pas romancier pour l'argent – quoiqu'avec un titre semblable au Millionnaire, on pourrait douter de la pureté de mes intentions! N'empêche, je mentirais si je ne disais pas que je bondis de joie à la vue de ce chèque.

Car cet argent ne voulait pas dire que je m'achèterais une nouvelle voiture, que je déménagerais dans un plus bel appartement ni même que je renouvellerais ma garde-robe qui en avait grand besoin.

Ce qui me rappelle du reste une anecdote.

Longtemps j'ai pris mon petit déjeuner au restaurant.

Rituel qui me permettait de « rentrer » au bureau.

Comme je travaillais à la maison, nul besoin de me vêtir élégamment. En fait, je portais la plupart du temps de vieux vêtements élimés, souvent les mêmes.

Un matin, je devais accorder une entrevue télévisée pour un livre : je revêts donc mon plus beau -- en fait mon seul! -- costume -- je porte une cravate. La serveuse qui ne savait rien de mon obscur statut de romancier me voit et, épatée par ma transformation vestimentaire, me demande :

-Vous avez trouvé un emploi?

-Oui, fis-je, me disant que ce serait trop long de tout lui expliquer.

Le lendemain matin, elle me revoit dans mon uniforme coutumier de romancier, et me demande, sincèrement désolée :

-Ça n'a pas marché?

-Non, répondis pour les mêmes raisons que la veille.

Raccourci utile, car par commisération elle ne me chargea pas mon petit déjeuner!

Donc je venais de recevoir ce chèque pharamineux.

Cet argent voulait surtout dire une chose pour moi : il achèterait de la liberté, de la liberté pour écrire!

Mais ce demi-mensonge, qui m'achetait d'un seul coup une si grande, une si inespérée portion de liberté, allait me plonger dans une situation embarrassante que je n'avais pas prévue...

## *J*e dois jouer au millionnaire

Six mois plus tard, en effet, lorsque je débarquai à l'aéroport de Londres, un chauffeur en uniforme m'attendait avec un panonceau portant mon nom.

Je fis une trentaine d'entrevues en quatre jours.

Mon ami éditeur suisse, lui-même fortuné, m'avait prodigué quelques conseils pour passer pour un véritable millionnaire, entre autres de payer tout comptant et d'avoir toujours sur moi de grosses coupures.

Conseils utiles, dois-je dire, car la plupart du temps on ne pouvait me faire de la monnaie et ceux qui m'accompagnaient devaient régler l'addition!

On me posait toutes sortes de questions auxquelles je n'étais guère préparé, malgré les aimables conseils de cet éditeur helvète, et je devais improviser.

« Combien avez-vous de pièces dans votre maison? »

« Avez-vous plusieurs maisons? »

« Est-ce que les femmes se jettent sur les millionnaires en Amérique? »

« Combien avez-vous de voitures? »

On me réclamait aussi toutes sortes de conseils financiers. Je restais vague à souhait dans mes réponses, parfois me contentais de silences profonds, ou de hochements de la tête, qui enchantaient mes interlocuteurs. Ou je répondais à une question par une autre, ou par une boutade.

Je parvenais toujours à m'en tirer. Sally Strange, l'attachée de presse qu'on m'avait assignée, et qui m'accompagnait partout, était ravie.

On s'étonnait aussi de ma grande modestie chez un ( 1 ) millionnaire de ma trempe, car en effet je ne portais ni de Rolex ni de bagues. Du reste, je n'en porte pas davantage aujourd'hui, imitant mon père qui n'en a jamais porté lui non plus. Mimétisme qui m'étonne. Et dire qu'on se croit différent de ses parents!

La chance me souriait aussi pour passer pour millionnaire.

A mon voyage précédent, j'avais repéré une boutique Montblanc et avais remarqué que, malgré le taux de change et la cherté de la livre sterling, les belles plumes du même nom étaient beaucoup moins dispendieuses qu'à Montréal si tant est qu'on n'ait pas le billet d'avion à défrayer, bien entendu!

J'étais amateur de ce magnifique objet, comme plusieurs de mes amis qui m'en avaient passé une commande avant mon départ.

Entre deux entrevues, nous passons devant ladite boutique. Je demande au chauffeur de s'arrêter et explique à l'attachée de presse que je dois faire quelques achats et que je ne prendrai que quelques minutes.

Elle me demande si elle peut m'accompagner. J'obtempère bien évidemment.

Elle me suit jusqu'au comptoir, où je repère immédiatement les jolies plumes Montblanc qui se vendaient à l'époque 140 \$ pièce.

La vendeuse s'approche, me demande si elle peut m'aider.

« Je voudrais six plumes. »

L'attachée de presse me regarde, éblouie de me voir acheter six Montblanc comme s'il s'agissait de six vulgaires stylos Bic et elle s'exclame :

« J'A-D-O-R-E la manière dont vous dépensez votre argent! »

Qu'à cela ne tienne! Je m'empresse de lui demander, jouant le jeu jusqu'au bout :

« Aimeriez-vous en avoir une? »

Elle est encore plus épatée! Elle n'ose évidemment pas refuser ce cadeau inattendu qui d'ailleurs ne me coûte rien : je chargeais en effet à chacun de mes amis des frais ( minimes ) de port et manutention!

Le soir, seul dans ma chambre, m'est d'ailleurs venue l'idée d'un scénario tiré de cette situation à tout le moins curieuse : je l'ai écrit il y a quelques mois et je tente présentement de le vendre à Hollywood. Il s'intitule : The Loser!

## *M* a persévérance est récompensée

Malgré le succès de l'édition britannique, il me fallut attendre dix-huit mois avant d'être publié aux USA, mon rêve initial, car le succès américain est bien souvent la clé du succès à travers le monde.

Lorsque je tins enfin dans mes mains le premier exemplaire de l'édition américaine, qui était très réussie, je me fis la réflexion qu'entre le jour où j'avais achevé la composition du Millionnaire, et ce jour glorieux, il s'était écoulé près de cinq ans, et il y avait environ vingt ans que j'avais commencé à écrire, puisque j'avais commencé à écrire à seize ans.

Je pensai : LE VERITABLE TEST DE NOTRE FOI, C'EST LE TEMPS. Ce sont les échecs qu'on surmonte, c'est notre patience.

Je fais ces remarques, entre autres, en pensant à de plus jeunes collègues qui ont peut-être essuyé -- ou essuieront: c'est quasi inévitable -- des refus décourageants. Et qui seront ou ont été parfois tentés de renoncer après un an ou deux d'efforts infructueux. Et qui auraient peut-être réussi s'ils avaient fait un petit effort de plus, s'ils avaient résisté à une vexation de plus du mauvais sort, s'ils avaient eu le courage -- et la sagesse, consciente ou pas! -- de durer.

Car c'est le secret, il me semble, du succès, en tout cas un de ses ingrédients essentiels, et la recette ne vaut pas uniquement pour le métier -- si incertain -- de romancier.

Durer.

Avoir la fermeté, la... dureté intérieure, apprise avec le temps, ou inspirée par quelque âme plus ancienne, de durer.

Durer.

Chaque jour.

Chaque semaine.

Chaque année.

Malgré les contrariétés, la lenteur des choses, les retards.

Durer.

Et chaque jour, malgré la fatigue, malgré les chagrins, malgré les déceptions, faire un pas de plus vers le but.

Lorsqu'on tombe, se relever, une fois, dix fois, mille fois, comme un enfant, avec le sourire, toute honte bue, car l'échec est instructif, il est ouvrier d'humilité.

Durer et, dans le détachement, laisser la Vie, artiste silencieuse, mais suprêmement efficace, forger notre caractère, et le rendre tel que le succès est inévitable : « caractère égale destinée ».

Oui, durer...

Surtout dans les débuts: combien de carrières florissantes n'auraient jamais vu le jour si on n'avait pas surmonté les premières difficultés, si on avait cédé à un découragement précoce...

Durer et se rappeler que lorsqu'on voit un succès, on ne voit que la pointe de l'iceberg, on ne voit pas tout le travail souterrain qui l'a précédé, si bien qu'on croit ses propres échecs uniques, et s'en laisse abattre trop aisément.

En contemplant, encore incrédule -- comme si c'était trop beau pour être vrai! -- la précieuse édition américaine du Millionnaire, je pensai aussi que la vie était ironique : si j'avais écouté ce premier éditeur montréalais qui avait été si « honnête » avec moi, jamais mon livre n'aurait vu le jour, jamais je ne n'aurais pu vivre cet instant magique. Et jamais je n'aurais été traduit en une vingtaine de langues, ce qui est actuellement le cas, car une fois l'édition américaine sur le marché, les éditeurs étrangers emboîtèrent le pas.

### ***Les voies mystérieuses de la Vie***

J'esquissai un sourire de reconnaissance, comme si, en fait, je devais littéralement mon succès au refus de cet éditeur avec qui d'ailleurs j'étais resté en fort bons termes. Une pensée grave me traversa alors l'esprit: si cet éditeur montréalais avait accepté mon manuscrit, Le Millionnaire n'aurait probablement pas connu le sort qu'il a connu.

Pourquoi?

J'étais à peu près inconnu à l'époque, et j'aurais sûrement été forcé de céder à cet éditeur tous mes droits, je veux dire mes droits de traduction pour lesquels il m'aurait remis -- c'est la norme dans le milieu -- la moitié de ce qu'il aurait éventuellement touché, si tant est qu'il eût fait des efforts pour intéresser des éditeurs étrangers, ce à quoi nos éditeurs s'épuisent rarement.

Mais avec de semblables conditions, alors que je n'aurais touché que la moitié des droits étrangers, aurais-je eu envie d'investir seul dans la traduction du Millionnaire? Aurais-je fait tous ces efforts, aurais-je subventionné pendant près d'un an mon agent britannique?

Pour être honnête avec moi ( pour reprendre l'expression de l'éditeur montréalais ) la réponse est probablement non. D'autant que lorsqu'on cède les droits de traduction, l'éditeur, sauf accord spécial, reste seul habilité à négocier des ententes avec des collègues étrangers et, par conséquent, je n'aurais pas eu un mandat très clair avec l'agent londonien.

En somme, et sans aucune ironie de ma part, lorsque j'avais présenté ce manuscrit à cet éditeur, j'avais commis une erreur, et je l'avais échappé belle. S'il avait accepté mon manuscrit comme je le souhaitais ardemment à l'époque, mon destin aurait été tout autre, et ma carrière aurait pris un tournant que je préfère ne pas imaginer.

Cet éditeur « expérimenté » proclamant son honnêteté, ne voyait vraiment pas qui pourrait lire *Le Millionnaire*, a en somme lancé ma carrière.

Mon livre et plusieurs autres de mes livres sont lus à travers le monde, dans des pays d'ailleurs aussi exotiques que le Japon, la Pologne, la Chine, la Russie, l'Allemagne, la Corée, Le Brésil, la Grèce, l'Italie, la Suède, la Norvège, etc. ...

Je ne fais pas tant étalage de ces tirages cosmopolites par vantardise ( même si une part inconsciente y entre sans doute ) que pour que ceux qui me liront et qui ont tout comme moi des rêves, ne se laissent pas décourager à la première occasion par les conseils et les refus de personnes en place, qui sont expérimentées sans doute, mais dont l'expérience n'est parfois que la répétition des mêmes erreurs, mais dont l'expérience s'arrête là où le véritable succès aurait pu commencer si tant est qu'on ne les ait pas écoutées.

La vie est un bal masqué: ce qui nous semblait un échec -- un échec cuisant, un échec injuste, un échec inacceptable --, est souvent un triomphe ironiquement travesti que le temps révélera.

En somme, le refus de cet éditeur était la meilleure chose qui pouvait m'arriver, je le dis sans plaisanterie aucune, mais avec une sorte de respect devant les voies mystérieuses de la Vie.

Notre seul pouvoir -- et c'est sans doute notre pouvoir le plus grand! -- est de rêver clairement, est de rêver avec persévérance à ce que nous voulons et de ne jamais nous laisser abattre par les échecs, par les contretemps, par les avis contraires, même de ceux qui se prétendent nos amis.

C'est la Vie -- et la Vie seule -- qui décide de la manière dont je mettrai la main sur ces belles pommes d'or dont j'ai rêvé avec diligence, dont j'ai rêvé avec confiance.

C'est la Vie -- et la Vie seule -- qui décidera de l'heure, du lieu et de la manière dont elle me présentera le plateau d'argent sur laquelle est posée, magnifique, et d'autant plus émouvante qu'elle est imprévisible, la récompense de ma vaillance. Il ne me reste donc plus qu'à être un rêveur lucide, un rêveur audacieux, un rêveur confiant. Fort de cette certitude, je peux travailler dans une sorte d'insouciance céleste, de bonheur assuré : aide-toi et le Ciel t'aidera!

Note de l'auteur : certains passages de ce livre ont déjà été publiés dans la deuxième partie du Livre *Le Bonheur* et autres mystères, intitulée **La Naissance du Millionnaire**.

## *D*u même auteur

*L'Ouverture du cœur : Les principes spirituels de l'amour incluant : Le nouvel amour courtois*, éditions UN MONDE DIFFÉRENT, Brossard, Canada 2000, 192 pages.

*Le Bonheur et autres mystères...* suivi de *La naissance du Millionnaire*, éditions UN MONDE DIFFÉRENT, Brossard, Canada, 2000, 192 pages.

*La vie est un rêve*, éditions UN MONDE DIFFÉRENT, Brossard, Canada, 2001, 208 pages.

*L'Ascension de l'âme : Mon expérience de l'éveil spirituel*, éditions UN MONDE DIFFÉRENT, Brossard, Canada, 2001, 192 pages.

*Le Testament du Millionnaire, sur l'art de réussir et d'être heureux*, éditions UN MONDE DIFFÉRENT, Brossard, Canada, 2002, 144 pages.

*Les Principes spirituels de la richesse*, suivi de *Le Levier d'or*, éditions UN MONDE DIFFÉRENT, Brossard, Canada, 2005, 192 pages.

*Le Millionnaire paresseux*, suivi de *L'art d'être toujours en vacances*, éditions UN MONDE DIFFÉRENT, Brossard, Canada, 2006, 240 pages.

*Le Philosophe amoureux, L'amour, le mariage (et le sexe...) au 21e siècle*, éditions UN MONDE DIFFÉRENT, Brossard, Canada, 2007, 192 pages.

*Le plus vieux secret du monde : Petit compagnon du Secret*, éditions UN MONDE DIFFÉRENT, Brossard, Canada, 2007, 176 pages.

*Le Secret de la rose : le dernier message du Millionnaire*, éditions UN MONDE DIFFÉRENT, Brossard, Canada, 2008, 192 pages.

*L'Apprenti Millionnaire : le testament d'un homme riche à son fils manqué*, éditions UN MONDE DIFFÉRENT, Brossard, Canada, 2009, 192 pages.

*La Femme rousse*, éditions QUÉBEC-AMÉRIQUE, Montréal, Canada, 2006.

*Le Millionnaire, Tome 3 – Le Monastère des millionnaires*, éditions QUÉBEC-AMÉRIQUE, Montréal, Canada, 2005.

*Miami*, éditions QUÉBEC-AMÉRIQUE, Montréal, Canada, 2005.

*Le Millionnaire, Tome 2 – Un conte sur la Magie de l'Esprit*,  
éditions QUÉBEC-AMÉRIQUE, Montréal, Canada, 2004.

*Le Vendeur et le Millionnaire*, éditions QUÉBEC-AMÉRIQUE, Montréal, Canada, 2003.

*Conseils à un jeune romancier*, éditions QUÉBEC-AMÉRIQUE, Montréal, Canada, 2000.

*Le Cadeau du millionnaire*, éditions QUÉBEC-AMÉRIQUE, Montréal, Canada, 1998.

*Les Hommes du zoo*, éditions QUÉBEC-AMÉRIQUE, Montréal, Canada, 1998.

*Le Millionnaire, Tome 1 – Un conte sur les principes spirituels de la richesse*,  
éditions QUÉBEC-AMÉRIQUE, Montréal, Canada, 1997.

*Le Livre de ma femme*, éditions QUÉBEC-AMÉRIQUE, Montréal, Canada, 1997.

*Le Golfeur et le Millionnaire*, éditions QUÉBEC-AMÉRIQUE, Montréal, Canada, 1996.

*Le Psychiatre*, éditions QUÉBEC-AMÉRIQUE, Montréal, Canada, 1995.

*Parce que c'était toi*, éditions QUÉBEC-AMÉRIQUE, Montréal, Canada, 2010.

Cet eBook fait partie de la collection de livres gratuits de développement personnel et professionnel du site de conférences et de formations en ligne CONVERSATION PAPILLON.

Vous pouvez télécharger ce eBook en vous rendant à l'adresse :

<http://www.conversationpapillon.com>

Il est fortement conseillé de le passer gratuitement à vos amis et contacts.

Il est interdit de le vendre ou de retirer des revenus de ce eBook.

Vous pouvez le mettre sur votre site ou le donner en cadeau avec un de vos produits, dans sa condition intégrale strictement.

Aucune modification ne doit y être apportée. Aucune information ne doit être substituée.

Pour toute question, écrivez à :

<mailto:support@conversationpapillon.com>

La création de cet eBook a été rendue possible grâce à la collaboration des Productions Alchymed Inc., éditeur du portail Internet spécialisé en développement personnel :

<http://www.alchymed.com>

Pour en savoir davantage au sujet de Marc Fisher, visitez les sites :

<http://www.marcfisher.biz>

<http://www.umd.ca>

<http://www.quebec-amerique.com>

Vous aimeriez inviter Marc Fisher à prononcer une conférence corporative, visitez le site :

<http://www.ressourcespro.com>